

GRAND ROMAN EUROPÉEN

par
KOEN PEETERS

Traduit du néerlandais par l'Atelier littéraire (2008-2009)
des étudiants de dernière année de l'Institut Libre Marie Haps (Bruxelles),
sous la supervision de Christian Marcipont.

Publié dans *Septentrion* 2009/3.

Voir www.onserfdeel.be ou www.onserfdeel.nl.

Koen Peeters (° 1959) se dit un Belge convaincu. Il est extrêmement fasciné par des sujets qui touchent de près à l'histoire de la Belgique, tels que le Congo belge, l'Exposition universelle de Bruxelles en 1958 et bien sûr la dynastie. Toutefois, Koen Peeters se sent également attiré par l'esthétique singulière qui caractérise le pays, représentée entre autres par sa capitale. C'est ainsi qu'il a publié en 1997, en collaboration avec Kamiel Vanhole (1954-2008) le récit *Bellevue - Schoonzicht*, relation d'une promenade d'une trentaine de kilomètres à travers le patrimoine industriel de Bruxelles, autant dire le cœur de la Belgique d'antan, parfois corrompu jusqu'aux limites d'une laideur presque quotidienne, mais d'une manière telle qu'il en surgit des charmes inédits.

Koen Peeters a débuté en 1998 avec *Conversaties met K*, un roman qui fait déjà la part belle au sentiment de belgitude, et où le lecteur rencontre pour la première fois Robert Marchand, personnage qui réapparaîtra dans son œuvre. Son deuxième roman, *Bezoek onze kelders* (Visitez nos caves), nous montre Koen Peeters sous les traits d'un collectionneur acharné. Sa mélancolie retenue, son habileté à combiner rhétorique et anecdotes, ainsi que son talent de conteur authentique séduisent. Il se fait vraiment connaître du grand public en 2003 avec *De postbode* (Le Facteur).

En 2006 paraît *Fijne motoriek* (Motricité fine), ses premiers pas en poésie. L'année suivante, il publie un livre dont le titre n'est pas dénué d'ambition: *Grote Europese Roman* (Grand Roman européen). Malgré le ton badin qu'emprunte ce maître de l'ironie, il s'agit pour l'instant de son roman le moins ironique. On y trouve deux récits entrecroisés, celui de l'homme d'affaires Theo Marchand et celui de Robin, son subalterne, qui se voit confier la mission de rédiger un rapport européen. Robin parcourt les capitales européennes et écrit deux rapports. Le premier est un compte rendu de tout ce qu'il y a d'officiel et débordant de lieux communs, tandis que le second n'est rien d'autre qu'un carnet rempli d'annotations éparpillées. Mais c'est précisément dans ce carnet que se dessine le vrai visage de l'Europe.

Le 19 septembre 2009 a paru *De bloemen* (Les Fleurs), un roman qui décrit subtilement la façon dont les vies de grands-pères, pères et fils s'entremêlent.

PARIS

Il est environ huit heures du soir lorsque je monte dans l'ascenseur. Une jeune femme s'y trouve déjà - deux-pièces, chemisier noir coûteux et lunettes de soleil -, venant d'un étage supérieur. Elle écarte les cheveux d'un geste qui se veut artistique, elle les ramène en avant, pour les écarter à nouveau. Artistique, dis-je, mais c'est peut-être simplement de la nervosité. En deux secondes, elle m'examine des pieds à la tête, après quoi elle se met à lire les instructions d'entretien de l'ascenseur tandis que nous continuons la descente. Nous ne disons rien, absolument rien, jusqu'au moment précis où l'ascenseur s'immobilise.

D'abord en douceur, avec un bruit de machine à laver. Puis brusquement.

Un âne brait dans la cage d'ascenseur. Celui-ci tombe d'un demi-mètre.

La femme pousse un cri bref. Elle appuie sur le bouton, et aussitôt après sur la sonnette d'alarme. L'une ou l'autre machine gémit au-dessus de nous, avant de s'arrêter, elle aussi. La lampe de secours s'allume subitement: un néon bon marché. Elle enlève ses lunettes de soleil et me regarde.

À mon tour, j'appuie sur tous les boutons. Le bouton A, le bouton B, le bouton rouge pour l'arrêt d'urgence, et je laisse longuement retentir la sonnerie. Elle répète les mêmes gestes que moi, nerveuse mais efficace, de ses doigts manucurés. Ses ongles sont vernis de rose; elle porte de petits pendants d'oreilles en or.

Mais l'ascenseur ne bouge pas d'un millimètre.

Avec elle, je passe en revue, posément cette fois, toutes les instructions. «En cas d'immobilisation de l'ascenseur, appuyez sur le bouton B, et si vous n'entendez pas de sonnerie, appuyez sur le bouton A, une centrale d'urgence est disponible 24h/24». Je décroche le téléphone de secours sans obtenir de réaction. Je reforme le numéro.

Tout cela n'a aucun sens.

J'entends sa respiration, je perçois son anxiété.

Nous sortons en même temps nos portables. Elle jure:

- *Merde **, il n'y a pas de réseau. C'est à cause de tout ce béton.

Elle pense que c'est grave.

- *Tu t'appelles comment?** me demande-t-elle.

- Robin, dis-je en tendant ma carte de visite. Pour toute réponse, elle me donne son prénom, un prénom français, je crois, celui d'une femme de Paris. Mais comme à cet instant je la regarde dans les yeux, son nom m'échappe. Sarah, ou Sandra. Sylvie, peut-être? Aucune importance, nous sommes si proches que je ne vois pas pourquoi je devrais l'appeler.

À cet instant, je me vois, dans un ascenseur, avec une Parisienne.

Voilà bien Paris, la ville où règne cette littérature bon marché qu'on peut glisser dans sa poche, les fameux *livres de poche**, des œuvres de fiction, j'entends, et dans un format on ne peut plus pratique. Cette femme et moi, nous nous retrouvons coincés dans le même ascenseur, et sans une intervention rapide de l'extérieur, la situation pourrait s'éterniser.

Je réessaie le téléphone, et puis de nouveau tous les boutons. Je pousse longuement sur la sonnerie, jusqu'à ce que cela devienne pénible pour les oreilles. Elle soupire, respire profondément. Elle me demande si je fume: elle, cela fait trois heures qu'elle en a terriblement envie.

Non, je ne fume pas. Mais si elle ne peut pas faire autrement, qu'elle ne se prive pas, lui dis-je, du moment qu'elle veut bien envoyer la fumée dehors par une fente.

Elle inhale en silence. La cendre de sa cigarette s'allonge, se consume, rougeoie. Par une fente, la fumée s'échappe en haut de la cabine. De toute évidence, fumer la détend. Un charmant duvet orne sa lèvre supérieure. Plus fausse blonde que ça, tu meurs. Je me

demande comment elle s'appelle: était-ce Cindy? Ou Lucie? Mais non, voyons, ça commençait par un S. Impossible de lui reposer la question. Que penserait-elle de moi?

Elle vit seule depuis peu, m'explique-t-elle sans entrer dans les détails, et ce soir elle ne manquera à personne. Pareil pour moi. Mes bagages continueront à m'attendre sagement dans ma chambre d'hôtel.

Bah, nous n'avons plus qu'à nous débrouiller pour passer le temps. Il n'y a pas de quoi s'inquiéter. Nous réessaierons tout à l'heure. Je partage avec elle les pastilles de dextrose que j'ai trouvées dans ma poche.

Nous parlons des entreprises pour lesquelles nous travaillons. Nous évoquons le Onze Septembre, les patrons, l'image des entreprises, et même la douceur de cette fin d'été. Le courant passe bien entre nous et, de temps en temps, nous appuyons sur les boutons. Nous n'éprouvons plus aucun sentiment de panique. Un ascenseur ne peut pas s'écraser, dis-je, comme si je m'y connaissais.

Tout à coup, voilà qu'elle me demande:

- Ils ne s'imaginent tout de même pas que nous allons passer la nuit ici? Tu crois que c'est possible? Ils n'ont donc pas de veilleur de nuit? *Dis quelque chose* *.

- Nous devons peut-être dormir par terre. Et ils nous trouveront demain, à sept heures et quart.

- *Merde!* * gueule-t-elle.

Je me demande vraiment comment elle s'appelle. Stéphanie? Non, ce n'était pas ça.

Je sors des feuilles de ma serviette, et les étale sur le sol. Nous nous asseyons. Elle ferme les yeux. Elle ouvre sa jeune bouche, joint les lèvres pour dessiner une rose de chair. Elle pose la tête sur les bras, s'adosse à la paroi, montre le profil de son visage bombé. Son odeur me déconcerte. Nous n'avons pas d'autre choix que de nous regarder. De temps à autre, elle pousse ou je pousse sur l'alarme, mais jamais trop longtemps, car ce son froid dans le bâtiment donne des frissons.

- Nous avons toute la nuit devant nous, dis-je.

- Aujourd'hui, j'ai pris un plaisir fou à bosser comme une malade, me raconte-t-elle. Le temps a filé, je n'ai rien vu ni entendu autour de moi. À midi, j'ai mangé des falafels dans la rue des Rosiers. Ensuite, j'ai rendu une note formidable, enfin, c'est mon avis. Une journée bien remplie, quoi.

Elle me raconte tous les endroits où elle est déjà allée, la manière dont on mange en Inde, ses projets pour le week-end.

C'est à ce moment qu'un événement se produit. Je suis, assis dans cet ascenseur, pris du besoin d'écrire. Pour m'isoler un peu, pour capter l'instant? Peut-être rien de plus. Je lui demande:

- Je peux noter un truc?

- *Bien sûr.* *

(Je me demande comment elle s'appelle.)

Je me dis que je dois écrire sur des restes ou des rognures de papier, sur le premier ticket qui se présente, de préférence seul mais, si nécessaire, au beau milieu de la foule, dans un ascenseur, les yeux brillants. Le but de l'exercice, c'est de m'obliger, m'obliger absolument à retenir des noms, et donc je dois enregistrer ce genre de conversation. D'où me vient cette impulsion?

- Tu écris des poèmes? me demande-t-elle.

- Non, pas de poésie.

Je fourre le bout de papier dans la poche de ma chemise.

- Au fond, pourquoi es-tu à Paris, Robin? Uniquement pour cette évaluation?

- C'est mon patron, Theo, qui m'envoie. Il veut se faire une idée de ce dont je suis capable. Je feuillette un journal, mais m'arrête au bout de cinq minutes parce qu'elle me regarde. Elle est fatiguée, dit-elle. Non, elle ne veut pas un morceau de journal. Elle crie joyeusement: «*Au secours*»*, avant de se remettre à sonner encore et encore. Le bruit de la sonnerie est irritant, certainement audible sur trois ou quatre étages, mais il demeure sans effet. Dans notre cabine d'ascenseur règne l'esprit de l'immeuble, ainsi que de microscopiques particules d'activité informatique, la respiration des employés et des plantes d'appartement. Par ennui, je plie un bout de carton pendant quarante secondes. Une fois posé sur le plancher de l'ascenseur, il ressemble à un serpent qui se tortille.

- Ça te fait penser à quoi?
- À un serpent, répond-elle. Ou à un accordéon, ajoute-t-elle aussitôt.
- Mais encore?
- Ou au toit d'une petite usine.
- Ça se pourrait. Quoi d'autre?
- Une personne, dit-elle. Un homme ou une femme, les genoux relevés, les fesses sur le sol. Non, c'est une femme qui s'étire vers l'arrière et s'appuie sur les bras. La poitrine en avant. Je vois la même chose à présent.
- Ou l'inverse, poursuit-elle, toujours plus captivée. On dirait une plongeuse. Les fesses vers le haut, et le tronc abaissé. Oui, une plongeuse.

Le plancher est particulièrement dur, la lumière beaucoup trop froide et tout d'un coup son langage se charge de connotations on ne peut plus sexuelles.

Elle m'avoue que depuis quelque temps, elle a les cuisses striées.

Des cuisses striées? Jamais entendu parler d'une chose pareille.

- Oui, la *lipoatrophia semicircularis*. C'est typique des employées de bureau et ça se présente comme de petites rainures, des petites stries. C'est tout à fait bénin, indolore et à peine visible. Et ça part tout seul.

Je lui demande à quel point c'est dérangeant, et quelle taille peut atteindre ce genre de strie.

Elle relève délicatement sa jupe. Elle me montre ses cuisses. Elle me demande si ça se voit fort.

Étrange situation: nous sommes prisonniers entre le quatrième et le cinquième étage d'une tour de bureaux vide, à Paris. On ne répond pas au téléphone, nos portables ne fonctionnent pas et je n'arrête pas de me demander comment elle s'appelle. Je pose timidement les doigts sur les creux de ses cuisses.

- Vous êtes des employés? demande soudain une voix dure et masculine tout près de nous. Nous nous sentons comme de petits enfants pris la main dans le sac.

Elle jure et se met à insulter cet homme.

- *Merde, merde, merde*.* Vous pouvez nous sortir d'ici tout de suite?

- Je vais voir en haut, répond la voix. *Attendez* *, on va arranger ça.

Trois minutes plus tard, la voix du veilleur de nuit résonne à nouveau, cette fois au-dessus de nous:

- Il y a un problème au service technique. J'ai bien peur que ça prenne du temps.

Elle l'insulte de plus belle.

Le veilleur de nuit réagit sèchement.

- *Il faut péter, pas rouspéter*.*

Un ange passe. Nous n'ajoutons pas un mot. Elle réajuste sa jupe.

Un quart d'heure plus tard, grâce à un rochet ou une manivelle, l'ascenseur est hissé deux mètres plus haut. La porte de l'ascenseur s'ouvre par à-coups. Un ouvrier en salopette bleu gris et un homme en pull à col roulé noir attendent, l'air contrit. L'homme au col roulé se répand en

plates excuses. Il s'incline profondément, ne discute pas, puis s'incline plus profondément encore, à la japonaise. Il est davantage catastrophé que nous. Il nous décharge de toute notre colère.

Il est disposé à nous dédommager pour tout et nous demande comment il peut s'excuser au nom de l'entreprise. Pour ce faire, il nous propose, au choix, dix places de cinéma ou une visite à la tour Eiffel, en guise de cadeau d'excuse. Elle choisit d'emblée les places de cinéma, moi la tour Eiffel, car je peux aller au cinéma partout où je veux, et aussitôt il sort les billets de sa poche intérieure. Saskia, ou Sara, ou Sandra, m'embrasse fugitivement sur la joue, lance un «ciao», et remet ses lunettes de soleil. Elle s'enfuit dans la nuit. Je ne sais même pas comment elle s'appelle. Son départ me laisse un sentiment de vide. Nous sommes vendredi soir, il est onze heures.

Une demi-heure plus tard, je suis à mon hôtel. Je dors profondément: comme un chien mort, comme un cheval dans une prairie fumante. Le lendemain, après le petit-déjeuner, je pénètre dans Paris, avec ses larges avenues rectilignes, ses façades uniformes et ses bancs en fonte. Mon esprit est trouble mais Paris est enjouée et lumineuse. Sous les platanes et les châtaigniers, l'humanité se montre tolérante, gracieuse, bourgeoise. Paris, avant tout, c'est ça: les regards acérés que se jettent les Parisiens. Cette manière de regarder, les pupilles dilatées. De contrôler si l'on continue à vous regarder. De *draguer* *. À Paris, les gens sont les uns pour les autres comme des bateaux qui rentrent au port. La sensation d'être regardé a plus d'importance que le regard lui-même.

Dans le métro, entre Madeleine et École militaire, je suis assailli par une bande d'écolières anglaises. Les jacassements de vingt Britney Spears, roses de chez rose. Arrivé à la tour Eiffel, je me joins à un groupe d'Italiens, de Japonais et de Français. J'échange mon bon contre un billet pour le dernier étage. Sur une pancarte, je lis une mise en garde contre les *pickpockets*, *Taschendiebe*, *borseggianti*, *carteristas*. L'ascenseur s'élève en oblique.

Je suis frappé par le personnel de la tour Eiffel, dans les ascenseurs comme sur les plates-formes: des employés entre vingt et quarante ans, vêtus d'uniformes brun vert, liserés d'orange. Ils rient et parlent tout le temps. Ils guident le flot de touristes en cinq langues, ils se regardent à la première occasion dans le reflet des vitres et sourient à tout le monde avec un trop-plein de sensualité. Peut-être que quelqu'un devrait mettre cela par écrit: cette manière dont les gens parlent pour faire progresser le récit, se rencontrent, se saluent, travaillent, mangent, sortent, font l'amour et expriment toutes ces grandes émotions dont sont faits l'art et les biographies.

L'arrêt est facultatif au niveau 1, mais obligatoire au niveau 2 pour pouvoir continuer. L'ascenseur suivant grimpe beaucoup plus à la verticale. Avec un doux murmure, presque mélodieux. Sans problème. La légèreté de la construction m'impressionne. La tour Eiffel n'est rien d'autre qu'un mecano de boulons et de poutrelles en fer. La pointe aurait tout aussi bien pu se trouver 100 mètres plus haut.

Une fois au sommet, je me sens panoramiquement heureux, Paris se déploie sous mes pieds. La vue donne sur un circuit imprimé gris de pâtés de maisons, de parcs, de monuments. J'aurais dû prendre un appareil photo. Sous nos pieds s'étend le parc du Champs de Mars: une peinture d'aborigènes. L'arc de Triomphe tout près. De ce côté, la place de la Concorde, la plus grande de la ville, et, à voir absolument, le dôme des Invalides aux dorures étincelantes, au loin La Défense. Et partout la ville: os sciés en deux, corps cellulux séparés par des boulevards.

Le monde sous nos pieds est vif, ensoleillé, enjoué et pâli par le soleil de septembre. À mes côtés, un Allemand désigne le pont de l'Alma, le tunnel où Diana s'est crashée, sous les flashes des paparazzi qui la poursuivaient. Quelqu'un parle d'un certain Paul - je n'ai pas saisi son nom de famille - qui s'est suicidé en se jetant dans la Seine, quelque part dans le même quartier. Je peux rester là, à regarder sans rien voir.

Sur un mur de la rue d'Arenberg, à Bruxelles, est accrochée une affiche de la SN Brussels Airlines: «Sofia, 100 euros tout compris», et en dessous, en petits caractères: «Sabrina coûte plus cher». Je me demande si j'ai bien compris. Les jeunes filles bulgares seraient à vendre, elles seraient des prostituées?

Au Royal Sas Hotel, je présente de deux à quatre mon rapport européen aux membres de la Chambre syndicale de la publicité. Dans un premier temps, Theo m'avait garanti que seraient présents les membres suivants: Albert, surnommé Dick, Hubert, Herman, Lenoir, Remco, Philippe et Martin, mais aucun d'entre eux n'est là, à l'exception de Remco, qui reprend notre société. Tout le monde s'est fait remplacer.

J'explique à l'assistance ce que sont les *drivers* nécessaires au succès de notre secteur. Je parle de la focalisation sur l'activité centrale, des techniques de conditionnement, de la gestion du savoir et des profils. Je parle de *performance dashboards* comme *management tool*, d'*activity based costing*. Je distille le jargon à bon escient, ce langage qui, de temps à autre, stimule votre intelligence grâce à un apport de perspicacité, tout en vous dispensant de tout comprendre. La nouvelle génération de la CSP écoute, subjuguée; ils prennent des notes, et l'un d'eux déclare:

On vous l'avait bien dit.

Nous allons considérablement automatiser, dis-je doctement, le processus d'achat, depuis l'offre jusqu'au contrat, depuis la commande jusqu'à la facturation. Il y aura moins de *suppliers* et davantage de *preferred suppliers*. Toutefois, la stratégie qui vient d'être recommandée garantit une augmentation des ventes, une approche structurelle du marché, une création de marché!

Tout le monde est enthousiaste et optimiste. J'ai même droit à quelques applaudissements polis. Remco a acquiescé de la tête. Pas le temps de poursuivre la discussion, il y a un autre atelier de prévu.

Ensuite, nous allons manger. D'habitude, j'ai l'art de trouver un mot pour tout le monde, mais aujourd'hui rien à faire.

Je n'ai aucune confiance en ce Remco. Il y a quelque chose de changé, et j'ignore quoi. Je comprends Theo. Cela me fait penser à cette histoire du navire qui fait le tour du monde et dont on remplace une partie dans chaque port. À la fin du périple, le navire est entièrement rénové. S'agit-il encore du même navire?

Je vais dormir, harassé de fatigue. Cette nuit-là, je prononce un discours sur les cadeaux, les conversations, les visages, le même que celui que j'avais prononcé sur l'activité centrale, les techniques de conditionnement et la gestion des profils, encore que complètement différent. Dans mon rêve, les membres de la CSP sont assis à une table de bois, dans un jardin inondé de soleil. Je les avertis d'emblée: il s'agit du résultat de toutes mes conversations informelles, de notes prises pendant des conférences et d'idées glanées en cours de route. Je leur dis à peu près la chose suivante, non: exactement la chose suivante, puisque le lendemain, je suis en mesure de le retranscrire littéralement dans mon cahier à la couverture en moleskine:

Chers amis de la CSP,

Récemment, dans l'une ou l'autre capitale, j'ai discuté avec une jeune fille blonde qui s'appelait Sarah, ou Anna, ou Ylvi, et nous avons parlé de l'amitié. L'Amitié, avec un grand A.

Est-ce que tu offres des cadeaux à tes amis? lui demandai-je.

Elle me répondit qu'elle venait d'une famille où l'on pratiquait le rituel des enveloppes: le genre de personnes à préférer se donner de l'argent.

Cette remarque sur l'amitié s'est mise à me hanter l'esprit.

Donner de l'argent est bien synonyme de payer?

Cela signifie-t-il que cette fille paie quand elle offre des cadeaux? Et l'amitié est-elle quelque chose qui s'achète?

Étonnant: un visage d'ange qui, lors d'une conversation manquée, parle d'un cadeau manqué. C'est de cela que je souhaite vous entretenir: des cadeaux, des conversations, des visages. Il importe que vous appreniez à éviter les erreurs de la jeune fille blonde.

(Dans mon rêve, tout le monde m'écoute avec la plus grande attention. Tout le monde veut savoir comment faire.)

Qu'en est-il pour nous? Peut-on, ici, offrir des cadeaux?

(Je me sens plein de sagesse, je suis un orateur dans un forum romain, j'ai une nouvelle à proclamer.)

Les cadeaux, grands ou petits, sont nécessaires. En effet, les cadeaux resplendent, ils regardent leur destinataire avec ce regard qu'ont les chiens tristes ou frétilant de la queue. Ils rappellent sans cesse quelque chose de celui qui les offre. Les cadeaux chantent, ils clament que rien ne se fait sans engagement. À chaque fois des cadeaux sont offerts, l'équilibre est rétabli, des cadeaux sont échangés jusqu'à ce que l'on ne sache plus qui est censé offrir le suivant. Ils nous permettent de ne pas nous arrêter, ils nous ouvrent, rendent le dialogue possible. Et font marcher nos affaires.

(Je jette un œil à la ronde, je ne connais aucun d'eux, et eux non plus ne se connaissent pas. Le soleil rougit nos visages chauds.)

C'est pourquoi: faites circuler le pain, comme de vrais *copains**, des compagnons. Passez-vous également le beurrier, et faites-le avec affabilité. Remplissez les verres de chacun en y mettant de la courtoisie. Il y en a pour tout le monde, que les uns servent les autres. Cette courtoisie du pain et du vin partagés est le plus élémentaire des cadeaux que vous puissiez offrir à des inconnus.

N'hésitez pas non plus, sans en avoir l'air, à lancer un compliment. Madame, dites à cet inconnu à côté ou en face de vous qu'il a une jolie cravate.

Monsieur, vous avez une jolie cravate.

N'attendez rien en retour. Agissez par pure générosité, une abondance de pensées positives, en puisant dans votre bienveillance naturelle.

Passer le pain, complimenter: ce sont des cadeaux précieux, qui n'ont pas de prix et qui vous font entrer en conversation. Dites d'emblée qui vous êtes et soyez très personnel. Prenez le temps nécessaire. Il y a gros à parier que l'autre fera de même. - *do ut des*

(Impossible une fois de plus de lâcher le latin. Même dans mes rêves.)

Je donne pour que tu me donnes, et cette sincérité se répandra ce soir.

Mais comment parvenir à une authentique conversation? Et, de préférence, une conversation qui nous égratigne avec douceur, comme des ronces qui nous font une blessure légèrement cuisante. Jamais bien méchante, à peine une petite trace d'éraflure, qui saigne et se coagule l'instant d'après. Le genre de conversation qui provoque une minuscule douleur mais nous rafraîchit délicieusement.

Je veux parler ici des petits grains de sable qui enrayent les conversations et les situations, qui nous poussent tout d'un coup à faire de notre mieux, à donner le meilleur de nous-mêmes et à nous offrir. Reconnaissez-vous cela? Comment arriver rapidement à cette conversation provocante, parfois érotisante, toujours personnelle?

Offrons-nous un secret. En toute discrétion, comme si vous vous retrouviez brusquement avec une petite pensée personnelle dont vous vouliez vous défaire, dans un accès de familiarité. Pour ce faire, taisez-vous un instant, et extirpez de vous un secret de cette sorte pour votre interlocuteur.

Osez-vous? Vous exposer vous-même d'une voix douce. Simplement au détour d'une association d'idées sans lien logique, d'un coq-à-l'âne, comme si quelque chose vous traversait l'esprit. Vous commencez par: «Oh, vous savez...» ou: «Je me disais justement...»

Par exemple: «Quand avez-vous pleuré pour la dernière fois?»

«Quelle maladie redoutez-vous le plus?»

«Parlez-vous encore à tous vos frères et sœurs?»

«Dites ce que vous avez un jour trouvé dans une poubelle.»

«Quelle est la pire chose que vous ayez jamais vue à la télé? Ou sur Internet?»

«Quel est le plus gros animal que vous ayez jamais tué?»

«Avez-vous déjà vu mourir quelqu'un?»

«Auriez-vous le cran de révéler une de vos petites faiblesses invisibles?»

Et puis vous vous taisez. Ce qui compte dans tout cela, c'est la patience, le silence, et l'écoute. Vous savez, remettre à plus tard et être patient sont deux expressions élevées de la civilisation.

Pendant ce temps, fixez-vous intensément une fraction de seconde, comme si cet autre visage recelait quelque chose que vous vouliez mieux cerner. De la sorte, un cadeau devient une conversation. Une conversation devient un visage. Offrir un secret, c'est se voir offrir un visage.

Richement vêtus et parfumés, nous nous passons le pain, et le pain se change en mots que nous nous passons en amis, et nous partageons des secrets tout en nous dévisageant. Dévisagez vos voisins de table et fouillez leurs yeux. Regardez comme le font les femmes de Paris. Exercez l'acuité de votre regard. Portez-vous les uns les autres un toast et regardez juste une seconde trop longuement, trop profondément.

(Je me suis réveillé et j'ai noté tout ceci avec exactitude dans mon Grand Cahier Européen.)

Extraits de *Grote Europese Roman* (Grand Roman européen), Meulenhoff / Manteau, Amsterdam / Anvers, 2007, pp. 51-59 et 239-244.

Dans *Septentrion*, XXXVII, n° 1/2008, on peut lire un «Carnet bruxellois» de Koen Peeters.

* Les passages en italiques suivis d'un astérisque sont en français dans le texte.